

## RECHERCHES OU ÉTUDES?<sup>1</sup>

Quand j'ai quitté la bonne ville de Sherbrooke, il y a près d'un demi-siècle, je ne prévoyais pas qu'un jour je ferais de la recherche. Aujourd'hui encore, je ne suis pas du tout sûr d'en faire, ou d'en avoir fait, et je me sens un peu fraudeur quand j'inscris sous ce mot, dans quelque rapport universitaire, les articles et les livres que j'ai écrits. La recherche pour moi, aujourd'hui comme autrefois, cela se fait dans les laboratoires ou sur le terrain, cela appartient aux sciences et cela produit des résultats, des résultats vérifiables. Rien de tel dans le domaine où je m'active et dans quelques domaines connexes, comme la philosophie par exemple. Les résultats — de même que les procédures, toujours soumises à la vérification— sont absents chez Sainte-Beuve aussi bien que chez Starobinski, Mgr Camille Roy ou même quelque professeur utilisant des langages d'une technicité spectaculaire.

Mais le vocabulaire n'est jamais innocent. Et si, aujourd'hui, dans les humanités, on parle de «recherches» plutôt que d'«études», c'est que les choses elles-mêmes ont changé. Nous vivons sous l'empire d'un complexe rechercho-universitaire — comme on disait il y a peu le complexe militaro-industriel — qui a transformé le sens même des études littéraires, et de quelques autres. Précisons tout de suite que le mot recherche, dans ce complexe, fait couple avec le mot subvention; et de façon si étroite qu'il me semble impossible de décider si l'on va chercher des subventions pour faire de la recherche, ou si l'on se résigne à faire de la recherche afin d'obtenir des subventions.

Quoi qu'il en soit, le complexe ou le modèle de la recherche subventionnée — il n'y a pas, a priori, de recherche non subventionnée, c'est un non-sens — a des effets facilement repérables sur le genre de travail qui se fait dans les départements de lettres ou d'humanités.

En premier lieu, il favorise tout ce qui, dans les études littéraires, paraît se conformer au modèle scientifique. Par exemple, ce qui peut s'accumuler, les listes, les bibliographies, les dictionnaires, les compilations de toutes sortes. Double avantage, ici: on est dans l'objectivité — ou du moins on croit y être, parce qu'on manipule des choses, des objets; et quant aux subventions, ce genre de travail présente un caractère avantageux, puisque la recherche subventionnée est par essence collective, et que le découpage en tranches se fait là de la manière la plus facile.

L'autre façon qu'ont les études littéraires de se conformer au modèle (en apparence tout au moins, en apparence!) est d'utiliser abondamment, voire avec un certain enthousiasme, les vocabulaires techniques les plus divers, de la psychanalyse à la sémiologie, en passant par la linguistique, la phénoménologie, les sciences de la communication et, pardonnez-moi, j'allais dire la réflexologie du pied. En somme, la *théorie*. Aucun projet de recherche ne peut être reçu s'il ne comprend un petit discours où l'une des théories à la mode — ou préférablement quelques-unes d'entre elles, soigneusement ficelées l'une à l'autre — est mise à contribution. Prière de ne pas me confondre avec certains journalistes qui, lorsque d'aventure un livre universitaire leur tombe sous la main, font une crise à la première rencontre d'un mot un peu rare. Mais je me permets d'observer que certaines débauches de vocabulaire spécialisé ont pour but de satisfaire aux exigences du complexe recherche-universitaire plus qu'à celle de la pensée. Le caractère évidemment importé de ce vocabulaire ou de ces vocabulaires — il ne se fait pas beaucoup

de recherche théorique au Québec — contribue à les rendre souvent peu opérants dans nos quelques arpents de neige.

Le troisième effet du système est de pousser à la quantité. Là où l'argent parle, le premier mot qui vient à l'esprit est celui de rendement; on appelle ça, parfois, l'*excellence*. J'ai la quasi-certitude, ici, de ne pas parler uniquement pour les lettres ou même les sciences humaines; j'entendais récemment un mathématicien me dire que, dans les dossiers de sa discipline, la qualité des travaux était le plus souvent ignorée au profit de la quantité. Il faut publier, donc: *vite* — avant même d'avoir terminé son doctorat, si l'on veut par exemple obtenir une bourse post-doctorale; *beaucoup* — dans des revues diverses et le plus éloignées possible du port d'attache, pour démontrer qu'on a un bon rayon d'action; *longtemps* — puisque la non-publication est synonyme d'inaction intellectuelle. Le système des subventions est, en cette matière, étroitement lié à celui des promotions: pas question de flâner — et quelques mauvaises langues ajouteront: de réfléchir. Si vous n'arrivez pas à l'agrégation avec un bon paquet de feuilles imprimées, vous êtes fichu, vous êtes rejeté dans les ténèbres extérieures.

Il est extrêmement difficile de s'opposer à un tel système; il est si répandu, il s'est établi si solidement dans les universités, que les buts qu'il propose ont l'air d'évidences. Personne ne peut s'objecter à ce qu'il se produise, dans nos facultés, beaucoup de compilations, de bibliographies, de listes de toutes sortes, ce sont là des outils fort utiles. La fréquentation de mouvements théoriques qui se produisent dans le champ littéraire ou dans les champs avoisinants est également nécessaire: on ne peut plus penser la littérature, aujourd'hui, exactement comme on la pensait au temps de Lemaître ou de Faguet, et qui n'a jamais lu une page de Roland Barthes manque décidément de curiosité intellectuelle. Enfin, il n'est pas jusqu'à l'insistance sur la quantité qui n'ait d'assez nombreuses

justifications: on notera d'abord que la qualité se juge assez difficilement, pour toutes sortes de raisons, dont les rivalités entre écoles de pensée ne sont pas les moindres; et il est évident qu'un certain rythme de production textuelle est indispensable à la poursuite d'une carrière intellectuelle.

Essayons tout de même, après avoir noté ce que le système des subventions favorise, d'apercevoir ce qu'il empêche, ou du moins ce qu'il ne favorise guère. Je dirai d'abord: les oeuvres. J'entends par oeuvres des travaux, des livres qui portent la marque d'une personne, d'un sujet, d'un style, qui s'attaquent à un assez vaste sujet et sont le fruit d'une assez longue réflexion, d'une pensée qui s'est donné le temps de mûrir. J'ajoute que, dans certains domaines au moins, et dans celui des lettres très évidemment, ces oeuvres, si elles intéressent au premier chef ce qu'on appelle la «communauté scientifique», les spécialistes du domaine, se donnent également les moyens d'atteindre le public cultivé. Pour résumer, citons un nom propre: Northrop Frye, le grand critique de Toronto, qui nous quittait il y a quelques années, et dont les derniers ouvrages, sur la Bible et la littérature, ont fait un véritable tabac lors de leur parution. Je note en passant qu'il y a une certaine convenance à parler ici de ce monsieur, puisqu'il est né à Sherbrooke même et qu'il y a reçu sa première initiation à l'existence — sa toute première, puisqu'il en est parti à deux ou trois ans, si je ne me trompe. Je ne sais pas si Northrop Frye a jamais demandé une subvention au Conseil de recherches en sciences humaines du Canada; j'en doute fort; je suis à peu près sûr, en tout cas, qu'il n'a jamais demandé de subvention d'équipe. Il a sans doute conversé, discuté avec plusieurs de ses collègues, ceux de l'étranger aussi bien que de Toronto même, mais je serais l'homme le plus étonné du monde s'il avait exploité des étudiants en leur versant le salaire minimum, et sur ses ouvrages un seul nom apparaîtrait, le sien. Comment, d'ailleurs, aurait-il pu diviser le travail? Il

travaillait selon des intuitions toutes personnelles qui n'avaient guère à voir avec quelque science que ce soit, et il allait chercher dans les textes des choses que personne d'autre que lui n'aurait pu apercevoir.

Vous me direz: Northrop Frye était un grand esprit, un grand humaniste, et il serait imprudent de conseiller le même cheminement à tous les professeurs qui enseignent les humanités dans les universités canadiennes, et qui tout de même doivent faire de la recherche pour obtenir des promotions, la permanence. J'en conviens aisément. Mais je cite ce nom — je pourrais en citer quelques autres, Roland Barthes par exemple, dans un pays plus fourni que le nôtre en humanistes — pour faire apercevoir une distance, une opposition même entre le modèle de la recherche subventionnée et une certaine sorte de travail littéraire. On pourra imaginer que ce travail appartient à une tradition maintenant dépassée, et que la recherche subventionnée, la recherche à plusieurs, constitue la façon moderne, donc supérieure, de faire: le moderne est toujours, par définition, n'est-ce pas, supérieur à l'ancien. Mais je me pose des questions à ce sujet lorsque je vois par exemple ce qui se passe en France, où ceux-là mêmes qui ont fait la révolution de la «nouvelle histoire» ont également écrit (j'insiste sur le verbe: écrit) des oeuvres, au sens que j'indiquais tout à l'heure. Il s'est produit au Québec, depuis une trentaine d'années, plusieurs travaux de recherche indispensables dans le domaine historique; mais je n'aperçois à peu près aucune oeuvre, et si un étudiant me demande de lui conseiller une histoire du Canada ou même du Québec, je devrai le référer à un ouvrage traduit de l'anglais. L'histoire générale, dans nos parages, est presque complètement disparue, et je ne puis m'empêcher de voir une corrélation entre cette disparition et le complexe rechercho-universitaire. Il en va de même, d'ailleurs, en littérature québécoise, où, depuis le petit *Que sais-je* de Laurent Maillot, d'ailleurs épuisé, aucune

synthèse de quelque ampleur n'est apparue. L'histoire littéraire, dit-on, se fait désormais à plusieurs, et à partir de théories — celle de Bourdieu par exemple, mais peu importe laquelle, il suffit qu'il y en ait une, et qu'elle fasse rentrer les objets littéraires dans le rang — qui rendront l'ouvrage périmé dans cinq ou dix ans, lorsque le vent aura tourné.

Et le professeur dans tout ça, le professeur-chercheur, qui prépare en même temps ses cours et ses demandes de subvention, tout en participant à plusieurs joyeux comités, que devient-il? Il me semble que, surtout s'il est jeune, surtout s'il obtempère aux commandements de productivité qui lui viennent de toutes parts, il risque, pour emprunter encore le langage ancien, de perdre son âme. Par âme (universitaire), j'entends ceci: le sens de l'aventure intellectuelle, le devoir de penser par lui-même, avec et contre les constellations théoriques qui occupent le ciel de son temps. J'ai trop souvent lu, ces dernières années, sous la signature de professeurs qui sont fort intelligents par ailleurs, des choses proprement invraisemblables, des affirmations qui ne résistaient pas à deux minutes d'analyse de bon sens, des projets de recherche extrêmement bizarres, suscités uniquement par la nécessité de se conformer au modèle en cours. Il est généralement admis que la recherche amène des progrès intellectuels. On peut penser que, dans certaines conditions qui sont trop souvent les nôtres, c'est exactement le contraire qui se produit: la recherche empêche le travail de la pensée.

<sup>1</sup>Texte d'une communication présentée le 8 avril 1994 à l'Université de Sherbrooke; des extraits ont paru dans *Université*, juin-juillet 1994.